

HISTOIRE DU TEXTE

L'histoire du texte de *René* est trop souvent méconnue, mésestimée. Ou bien on se contente du court récit scolarisé où le héros se livre à des éclairs mélancoliques et à une célèbre envolée aux « orages désirés ». Ou bien on se souvient que, par l'intermédiaire d'un vieil Indien nommé Chactas, ce court récit forme couple avec le roman exotique *Atala*. Ou encore que l'épisode, puisqu'il est ainsi caractérisé, illustrera finalement pour l'apologétique de Pâques 1802 *Génie du christianisme* un étrange mal métaphysique connu sous le nom de « mal du siècle ». Mais justement *René* est tout cela à la fois. C'est bien un « épisode » et qu'on retrouvera dans le *Génie*. Mais il est fondamentalement une pièce essentielle d'une saga, celle qui met en scène la fabuleuse tribu indienne des Natchez dans la vastitude des forêts américaines qui pour l'auteur est le « désert ». Il a fallu attendre l'édition en 1989, année du bicentenaire de la Révolution, présentée dans la collection « Le Livre de poche » par Jean-Claude Berchet qui y a rassemblé, dans l'ordre originel, *Atala* et *René* dans *Les Natchez*, pour que nous ayons la meilleure approche (encore que l'opération relève d'une reconstruction qui pourrait paraître arbitraire, et que des passages aient été pour raison éditoriale résumés), de ce qu'a pu être le véritable *René*, pour que nous puissions en mesurer tous les enjeux : ce sera ici notre édition de référence. Pour en restituer l'histoire, il faut à la fois restituer les étapes d'une vie en train de se transcrire en texte et celles d'un texte en train de se développer, de se recomposer, de se reformer sans cesse.

LE TEMPS DES SAUVAGES

François-René de Chateaubriand est un sauvage. En lui la fierté de l'aristocrate et tout le raffinement de la culture classique recouvrent la forte réalité d'un être de nature. Il est condamné à demeurer un éternel

sauvageon breton. Son enfance sauvage à Saint-Malo l'ouvre aux espaces de la mer. Son adolescence sauvage dans les bois de Combourg l'ouvre aux espaces des forêts. Les « accents de Rousseau » qui, dit-il, « enchantaient sa jeunesse » le font rêver de l'homme primitif. Que de pages prêtes à jaillir d'un imaginaire en fusion !

Il entrera sans vocation dans l'armée. Paris qu'il découvre en 1786 l'ennuie. La littérature qu'il y découvre l'ennuie tout en semblant l'intéresser. Il a vingt et un ans quand éclate la Révolution dont il sera, à ses débuts, un témoin passionnel. Mais ici encore, et plus que jamais, il se sent déclassé, à côté de l'Histoire, fatalement du mauvais côté. Mais il lui reste le territoire de l'écriture, sa dévorante passion. Cette littérature du XVIII^e siècle a tout de même charrié bien des rêves où il se retrouve, qui débouchent comme une promesse sur *Paul et Virginie* (1788). Dans ces années cruciales de 1789-1791 où se joue le sort de la France, François-René est déjà dans un autre monde, dans le Nouveau Monde, cette fascinante Amérique où cohabitent sauvages libres et civilisés libérés. Il lit tout ce qui concerne les sauvages, de Charlevoix à Raynal, il veut écrire sur les sauvages, il ne peut écrire que sur eux. Ce qu'il rêve de faire, c'est de reprendre à son tour la confrontation de l'homme de la nature et l'homme de la civilisation, ce qu'il est tellement au fond de lui-même. Mais il le fera sous la forme d'une « épopée », s'imposant ainsi comme un Homère des temps modernes. À Charlevoix de lui fournir, dans *l'Histoire et description générale de la Nouvelle-France* (1744), le sujet : la déportation en 1687 des chefs indiens par le gouverneur du Canada. Le titre est tout trouvé : ce sera *Les Sauvages*.

Mais que dire d'un texte qui pour nous reste virtuel ? Certes Chateaubriand, dont les déclarations à ce sujet s'échelonnent dans le temps et sont souvent contradictoires ou confuses, parle d'un « manuscrit primitif ». Il faut, en tout cas, revenir à la Préface d'*Atala* de 1801, où tout est dit : « J'étais encore très jeune, lorsque je conçus l'idée de faire l'*épopée de l'homme de la nature*, ou de peindre les mœurs des Sauvages en les liant à quelque événement connu. » L'indication « très jeune » ne peut que renvoyer, sinon à la période pré-révolutionnaire, du moins à celle qui précède le voyage en Amérique. Mais c'est la suite qui pose problème, où Chateaubriand évoque comme sujet « le massacre de la colonie des Natchez à la Louisiane, en 1727 ». Affirmation qui ne tient pas à ce stade ! On ne peut à cet égard que souscrire aux conclusions de la remarquable étude de 1938 « Le Cycle de Chactas » dont l'érudit Jean Pommier a patiemment reconstitué le scénario. Car le héros alors inventé par le « très jeune » Chateaubriand n'avait rien à voir avec les Natchez qui n'apparaîtront que bien plus tard pour le récupérer, au temps précisément d'*Atala*. Celui-ci s'appelait Chactas et avait été adopté par les Hurons ou Iroquois du Canada. C'était un fameux guerrier qui, après avoir accompli maints exploits, est déporté en France où

il visitera Versailles avant de regagner, au bout d'un long voyage chez d'autres sauvages, ses pénates. Son souvenir impérissable sera d'avoir rencontré chez nous le grand Fénelon. Il s'agit dans l'ensemble des livres V à VIII des futurs *Natchez* et qui composaient, en effet, une épopée indienne du Canada inspirée du récit du père Charlevoix.

L'étonnant est que, comme le développe encore Jean Pommier, le modèle de ce texte, le premier texte en prose de Chateaubriand avec pour premier héros notre Chactas, il faille le chercher moins du côté du « cher Rousseau » que du côté de Voltaire. Car notre très jeune auteur a travaillé son « cycle de Chactas » sur *L'Ingénu*, ce roman huron qui a déjà vingt ans, marqué, il est vrai, de la sensibilité rousseauiste, mais qui surtout naissait des flots de Saint-Malo. Ce qui permet à Jean Pommier de s'exclamer joliment : « *L'Ingénu*, première forme de *René* ! » De toute façon on aura l'occasion de montrer que Voltaire, en définitive, est, autant que Rousseau, une pièce maîtresse de l'univers de Chateaubriand. Mais le plus étonnant est de constater que, malgré les divergences notoires, ce qui sera la saga américaine se trouve déjà ici ébauché ; que l'espace imaginaire a précédé l'espace réel et que le texte est écrit avant sa propre réalisation. Ce n'était certes qu'un exercice de style, du livresque, du scénario déjà éculé, de l'Homère au petit pied, du travail de jeunesse. Mais tout un avenir s'y projette, irrésistiblement. Car l'effet sur son auteur est décisif : il ira sur place, il verra les vrais sauvages, il ira vivre au milieu d'eux. Il faut renouveler les champs de la littérature comme autrefois les découvreurs de Saint-Malo renouvelaient la surface de la terre. Lui aussi, ce fils de marin malouin, sera un découvreur. Il se sent lui aussi l'étoffe d'un capitaine Cook. Il en profitera donc pour forcer le fameux *passage* tant cherché qui mène par le nord-ouest du continent américain de l'Atlantique au Pacifique. Le hasard, car pour les grands moments il y a toujours un hasard objectif, le fait alors rencontrer Malesherbes qui le conseille, l'aide, signe ainsi son destin.

Le 8 avril 1791 Chateaubriand s'embarque pour l'Amérique. Il a déjà vingt-trois ans. Le 10 juillet il débarque à Baltimore. Puis c'est tout un périple qui le fait voir Philadelphie, New York, Boston, Niagara. Itinéraire qui, en effet, ne concerne en rien les Natchez de la Louisiane mais qui emprunte fatalement l'itinéraire fictionnel de son héros Chactas. Le 10 décembre, quand il apprend que Louis XVI vient d'être arrêté à Varennes, il se rembarque pour arriver en France le 2 janvier 1792. Voyage d'où il rapporte des sensations inoubliables et une forêt de pages griffonnées là-bas au pays de ses chers sauvages, autre manuscrit où puiser, inépuisable mine. Une femme aussi l'attend pour un mariage tout préparé. Mais la Révolution aussi l'attend, qui le force à s'engager du côté qui doit être le sien.

ESSAI SUR LES RÉVOLUTIONS

Viennent, après la campagne menée à contrecœur mais par obligation dans les armées contre-révolutionnaires, les longues et dures années de l'émigration à Londres (mai 1793-janvier 1800). Le travail auquel Chateaubriand peut s'atteler s'exercera dans deux directions. Il doit d'abord, car l'opération américaine est en attente, *essayer* de comprendre, d'analyser, de situer dans l'Histoire, le formidable événement qui s'est produit en France et qui l'a frappé en plein cœur : ce sera, de 1793 à 1797, la rédaction de *l'Essai sur les révolutions antiques et modernes considérées dans leur rapport avec la Révolution française*. Il doit, en second lieu, tout en restant sous le feu de cet *Essai*, faire fructifier son expérience américaine. Ce qu'il faut maintenant se demander, c'est comment *l'Essai sur les révolutions*, qui sera la première grande publication de l'écrivain, et qui paraîtra d'abord sans nom d'auteur, puis sous la signature de François-Auguste Chateaubriand, se rattache déjà au texte de *René*, en est l'incandescence annonciation.

Conçu dès juillet 1793, mis au point en 1795, prospectus lancé en 1796, l'ouvrage voit le jour le 18 mars 1797. Il suffit de rappeler sur quel double théâtre il fut composé pour en mesurer la force hallucinatoire. Le premier : l'exil, la misère, la défaite, la fin des illusions, la survie. Le second : la Terreur qui guillotine son frère, sa belle-sœur, Malesherbes, qui emprisonne sa mère et ses sœurs, qui viole la sépulture de son père ; le désastreux débarquement des émigrés à Quiberon ; puis le chaotique Directoire qui s'installe ; une Révolution qui n'eut pas d'exemple tant elle fut totale et radicale. « J'écrivais sur un vaisseau pendant une tempête », note Chateaubriand. Et quand, en 1826, écrivain célèbre et homme de pouvoir, il revient sur cet *Essai* d'autrefois, d'un autre monde, il en est si stupéfait qu'il s'écrie : « C'est du Rousseau, c'est du René, c'est du dégoût de tout, c'est de l'ennui de tout. »

On a bien lu : « C'est du Rousseau, c'est du René. » C'est du Rousseau projeté en René qui, lui, en a expérimenté jusqu'au martyr toutes les conséquences idéologiques. *L'Essai* est un livre tout ensanglanté de l'Histoire. Certes René en tant que personnage n'y apparaît pas, mais déjà s'éveille à la création. Ici, c'est « du René », c'est-à-dire une idée de René, et c'est cette idée qui conduit la plume du narrateur qui met en scène ce moi halluciné de ne plus croire en rien. « Orgie noire d'un cœur blessé », telle est, pour l'auteur-lecteur de 1826, la frappe du héros narrateur de *l'Essai* de 1797. Non que ce livre qui scande la fatalité des révolutions, l'unicité radicale de la Révolution française qui se voulut une révolution totale, se ferme sur un absolu pessimisme. Sous la marche funèbre

s'élèvent des mouvements nécessairement porteurs, le roulement d'une patrie en marche. Et ce n'est pas non plus sans raison que l'*Essai* se ferme et se rouvre sur l'évocation lyrique d'une nuit sur le Nouveau Monde qui recueille sur son sein le naufragé de l'Ancien.

On retiendra encore deux leçons. La première est que Chateaubriand scelle ici et pour toujours l'alliance entre littérature et politique. La seconde est que cet ouvrage de *considérations* idéologiques est, en réalité, toute une philosophie de l'Histoire à la première personne, et que là encore est scellée et pour toujours une autre alliance, celle de la littérature et de l'autobiographie.

LE TEMPS DES NATCHEZ

Revenons un peu en arrière. Le temps d'un répit, d'un entre-deux, entre le retour d'Amérique et le départ pour l'armée des princes. Vers la fin du printemps 1792, avant le pèlerinage en juin sur la tombe de Rousseau à Ermenonville. Notre « Canadien » de Chateaubriand se retrouve chez Malesherbes à qui il fait la lecture. De quoi donc ? Mais de fragments qu'il a rapportés du grand voyage, d'un roman qu'il a rédigé là-bas sous une hutte, et qui porte l'exotique nom d'*Atala* ! Une histoire d'amour qui tourne au drame entre deux sauvages. Il emportera avec lui son manuscrit à la guerre. Bienheureuse décision puisqu'au dire des *Mémoires* (première partie, livre IX, chapitre XV) ce fut ce manuscrit qui, en détournant les balles, le sauva de la mort. Ainsi, sur la vieille épopée en gestation s'était greffé là-bas, sous la hutte, le roman d'amour de Chactas, du Chactas d'autrefois, et d'*Atala*, de l'*Atala* d'aujourd'hui.

Mais nous voici de retour au grenier londonien où l'exilé travaille à l'*Essai sur les révolutions*. Or parallèlement, à partir des papiers qui lui restent de ses expéditions, ou de brouillons qu'il recompose de mémoire, il est toujours ramené à ses chers *Sauvages* « Si la paix revient, écrit-il à la fin de l'*Essai*, je publierai mes *Sauvages*. » Le recours à la fiction est la meilleure des consolations : « Les romans, disait-il encore dans l'*Essai*, sont les livres des malheureux », à plus forte raison quand on les écrit. Or il se trouve qu'en 1797 seule la première partie de l'*Essai* sera publiée et qu'il n'y aura pas de suite.

C'est que précisément le travail sur *Les Sauvages* a désormais pris une autre direction. Le grand coup qu'il voulait frapper avec l'*Essai* a échoué. L'aventure de Chactas et d'*Atala* a du mal à se dégager du canevas épique. Cette fois l'impatient Chateaubriand est décidé à jouer son va-tout. Il

racontera une histoire fantastique et frénétique telle que les lecteurs de la post-Terreur attendent. Ce sera le western de tribus indiennes qui, autour des Natchez de Louisiane, se sont révoltées en 1725-1727 pour être finalement exterminées par les Français. Mais ce sera surtout un autre héros, un autre couple, qui animeront l'action. Elle, c'est Céluta de chez les Natchez, fille d'une Indienne et de l'Espagnol Lopez. Lui, c'est René, un Européen adopté par les mêmes Natchez et qui, selon leurs traditions, a épousé Céluta. Oui, cette forme de René qui, comme nous l'avons vu, informait l'*Essai sur les révolutions*, voici le moment fatidique où elle prend corps. Le héros non seulement se sépare de Chactas pour le retrouver ensuite, mais il se détache de l'auteur lui-même pour se rattacher à lui en lui reprenant son deuxième prénom, François-René (est-ce pour éviter la confusion qu'officiellement Chateaubriand signera, comme on l'a vu pour l'*Essai*, François-Auguste, double prénom du père ?). Né à nouveau de lui-même, re-né aux Amériques, il sera celui qui ira jusqu'au bout de lui-même, de sa puissance de mort. On pourrait dire de l'œuvre : « c'est encore du Rousseau », mais on dira surtout « c'est maintenant du René », mais un réel René, et qui contamine jusqu'à Rousseau. Car ce René-là, qui se forme dans son esprit, qui s'incarne à partir de l'*Essai sur les révolutions* et du journal de voyage américain, qui devient le héros d'une saga indienne, qui se détache comme une fleur vénéneuse de la branche *Atala*, voici qu'il se fixe et se met à vivre dans un temps, dans un décor, dans des circonstances mémorables : « C'est dans le parc de Kensington que j'ai médité l'*Essai historique*, que relisant le journal de mes courses d'outre-mer, j'en ai tiré les amours d'Atala ; c'est aussi dans ce parc, après avoir erré au loin dans les campagnes sous un ciel baissé, blondissant et comme pénétré de la clarté polaire, que je traçai au crayon les premières ébauches des passions de René. » (*Mémoires d'outre-tombe*, première partie, prologue du livre VI). Et ce précieux aveu dans une lettre à Madame Récamier lors du voyage de Londres de 1834 : « J'ai revu ces arbres sous lesquels René m'était apparu. »

Le 6 janvier 1798 Chateaubriand propose au libraire parisien Buisson son ouvrage dont naturellement il vante les mérites. Le titre : *René et Céluta*. Il faut donner l'essentiel de cette lettre-prospectus car c'est le seul résumé du gros ouvrage alors mené à terme mais destiné à rester dans les cartons de l'auteur, ou plutôt dans la malle aux trésors de sa logeuse :

« René et Céluta est un roman à grands traits et à grands caractères. On y voit des pères étouffant leurs propres enfants, par amour de la liberté ; des rendez-vous d'amour dans des cavernes pleines d'ossements ; des prisonniers brûlés avec des tourments affreux ; des assemblées de conjurés sur des roches escarpées, au haut des montagnes, au milieu des tempêtes et des fantômes ; mais aussi on y trouve, par opposition, les scènes les plus

douces et les plus voluptueuses ; des moissons recueillies aux chants d'un peuple heureux ; des hymnes, des fêtes, des chasses ; des peintures de mœurs dans le goût antique ; des conversations, tour à tour philosophiques, tendres, animées, selon les caractères mis en action ; des tableaux continuels d'une nature étrangère à nos climats, et décorée de toute sa pompe virginale, etc. La catastrophe qui termine l'ouvrage est partie historique, partie imaginée.

Tout ceci est dans le goût des temps, où l'on ne veut que des scènes qui remuent et ébranlent fortement les âmes. Cependant l'ouvrage est bien loin de manquer de vraisemblance, et de simplicité, puisqu'il est le résultat de longs voyages de l'auteur et en partie le récit de choses qu'il a vues et connues. L'histoire naturelle y est traitée de manière entièrement neuve. »

Comment donc l'éditeur pressenti a-t-il pu rester insensible à un tel scénario ? On remarquera toutefois que, si l'auteur s'étend sur la fresque historique qui sert de toile de fond, il ne dit rien du couple qui pourtant donne le titre et qui en est la part intime, il ne dit rien de René. C'est dans une lettre du 2 mai 1798 à Fontanes qu'apparaît pour la première fois le titre définitif *Les Natchez*.

C'est que sous l'influence de Fontanes qu'il avait fréquenté à Paris, qui sera l'une des relations importantes de Chateaubriand et qui joue un grand rôle en ce moment de sa carrière justement parce qu'il est tout son opposé, *Les Natchez* seront l'objet d'une nouvelle mouture. Pour ce conseiller écouté un tel sujet est de l'ordre de l'épopée. Au romancier de donner enfin à la France le grand poème épique en prose qu'elle attend. Alors l'élève discipliné revient au style de son projet initial et se met à la tâche : « Je veux raconter vos malheurs, ô Natchez, ô nation de la Louisiane, dont il ne reste que des souvenirs. » Il y aura vingt-quatre chants pour cet ensemble qui sera à la fois une *Iliade* et une *Odyssée* des temps modernes. En réalité, seuls sept chants seront réécrits. Ainsi, pour reprendre les termes de Jean-Claude Berchet, à côté de la « version intégrale romanesque de 1797-1798 » il y a la « version partielle épique de 1798 ».

C'est alors encore que Fontanes, celui qui sent le vent comme personne, intervient de manière décisive. Il sait aussi qu'en ce mois de juillet 1799, son ami Chateaubriand est en plein désarroi : il a appris la mort de sa sœur Julie et le rappel de la mort de sa mère, cette mère qui priait tant pour que son fils se rachète des égarements païens de sa plume. On connaît le fameux cri : « J'ai pleuré et j'ai cru. » Non seulement le salut de l'âme est en jeu, mais aussi le salut pour l'écrivain qui jusqu'alors croit avoir échoué. L'heure est partout au retour du religieux, mais d'un christianisme qui ne peut plus être comme avant, comme si le XVIII^e siècle et la Révolution n'avaient pas existé. Ce que pense aussi

l'actuel homme fort en France, Bonaparte devenu le Premier Consul. Le génie du christianisme attend le génie capable de le réinventer, de le réinscrire dans la politique des temps qui s'annoncent. La malle aux trésors des *Natchez* et du *Voyage en Amérique* ne demande qu'à se rouvrir. Dès lors, comme dit encore Jean-Claude Berchet, « on assiste donc au cours de 1799 à une marginalisation, puis à un dépeçage des *Natchez* au profit du *Génie du Christianisme* », et même à une véritable réorientation idéologique. Ultime conseil de Fontanes, et non des moindres : l'idéal serait de préparer l'opinion en publiant à part le plus beau fragment, justement tiré des *Natchez* pour le *Génie* en voie d'achèvement, le roman *Atala*.

APPARITION D'ATALA

Le 6 mai 1800 Chateaubriand a pu débarquer en France et sa situation d'émigré peu à peu se régularisera. On peut compter sur Fontanes déjà réintégré au pouvoir politique en place pour aider son ami à faire de la publication d'*Atala* un succès qui en prépare un autre, celui du *Génie du christianisme* qui suivra. Le *Journal des débats* du 31 mars 1801 et *Le Publiciste* du 1^{er} avril lancent l'opération. L'auteur s'offre même le luxe de prétendre qu'il a été forcé d'avancer la parution de son « anecdote » pour prévenir une manœuvre due à la perte de quelques feuilles. Mais c'est surtout la Préface de la première édition (Chateaubriand multiplie les préfaces, qui sont toujours des références, en fonction des réadaptations qu'il est amené à imposer à ses textes) qui est riche d'enseignement. Elle reprend ce que nous avons déjà rapidement dit des *Natchez* et du *Voyage en Amérique*. Elle révèle que notre aventurier avait à son retour projeté un second voyage de recherche qui devait durer neuf ans ! Elle met en avant le personnage du père Aubry qui nous change des représentations caricaturales qu'a données du prêtre le siècle précédent. Mais si elle en profite pour reprendre Voltaire, n'est-ce pas pour ne pas dire tout ce que la figure d'Atala doit à Zaïre, cette Zaïre dont la religion détruit son amour et qui en meurt ? Décidément : après L'Ingénu-René, Zaïre-Atala ! Mais écoutons comment dans le *Génie* (II^e partie, II, 8) Chateaubriand comprend le choix final du personnage et l'esprit du drame : « Mais dans *Zaïre*, écrit-il, si vous touchez à la religion, tout est détruit. » À croire que notre auteur a plus de mal à se désencombrer de Voltaire que de Rousseau. Du reste, ce dernier est maintenant vivement pris à partie pour sa fabulation de la « pure nature ». Pour retrouver la véritable nature il faut